

1

FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

TIRÉ À PART
DU BULLETIN N° 17
1986-87

BULLETIN DU **DÉPARTEMENT**
D'HISTOIRE
ECONOMIQUE

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

VIE ET MORT DES BASSINS INDUSTRIELS

par Etienne HELIN
Université de Liège

§ 1. Un autre espace économique

A) Bornes ou gradients ?

Notre propos est de scruter la genèse puis de dégager quelques traits économiques, démographiques et sociaux des bassins industriels dont on parle de plus en plus depuis qu'ils sont en crise, mais au sujet desquels on ne s'est guère mis d'accord. Les divergences d'opinion tiennent à la difficulté de définir un espace économique. Il faut aller au-delà des images familières que représentent les Atlas : des taches de couleurs vives qui recouvrent exactement ici les forêts, là-bas les campagnes, les gisements de pétrole ou ceux de charbon. Un espace économique, lui, ne se laisse pas si aisément cerner, justement parce qu'il oblige à prendre simultanément en compte plusieurs dimensions : ressources naturelles et sources d'énergie; localisation des entreprises et provenance de la main d'oeuvre, moyens de transport et infrastructures, etc. Un tel lieu se définit plus adéquatement par l'intensité des échanges et la variété des relations qui s'y nouent que par une surface sur la carte. Dès à présent, on devine que les bassins industriels ne sont pas circonscrits par des frontières fixes (Grenzzlinie) mais par des zones mouvantes de transition (Grenzraum). Nous proposerons plus loin de substituer la recherche de gradients à celle des bornes.

B) Un savoir téléguidé par ses sources

Aussitôt, interviennent les contraintes propres au métier d'historien. Il n'y a pas d'Histoire sans traces, sans documentation écrite et, en l'occurrence, sans archives ni publications officielles, sans statistiques ni comptabilités, sans rôles fiscaux ni séries de prix et salaires ... Plus on remonte dans le Temps, plus les traces se font ténues. L'historien doit faire flèche de tout bois, ce qui le met en fâcheuse posture pour répondre aux exigences des économistes contemporains.

La disponibilité d'archives explique (en partie du moins) que l'histoire économique ait remporté ses premiers succès dans deux secteurs qui restent encore antinomiques :

- sur le plan micro-économique : l'histoire des entreprises (depuis les banques italiennes du XVe siècle jusqu'aux chaînes de magasins, en passant par les grands domaines agricoles);
- sur le plan macro-économique : l'histoire des économies nationales (depuis les biographies de Colbert jusqu'aux tentatives de reconstituer la comptabilité nationale, en passant par la monnaie et les finances publiques).

Depuis une vingtaine d'années, les historiens ne se cantonnent plus dans ces observatoires privilégiés que sont les firmes privées et les

ministères des Affaires Economiques et je n'aurai pas à insister sur l'importance qu'a prise l'analyse de la croissance des villes, considérée à la fois comme indicateur et comme stimulant de la croissance de toute l'économie.

Par ailleurs, on sait l'attention portée aux réalités régionales. La prise de conscience ne reste plus bornée aux sphères politiques ou culturelles. Quittes à jouer les apprentis-sorciers, certains pays, comme la Belgique, s'efforcent de réagir contre des procédures trop centralisées lors de la prise des décisions.

C) Entités politiques et régions économiques

Les historiens n'ont pas eu à emboîter le pas : bon nombre de leurs enquêtes, du fait qu'elles portent sur un secteur de production, avaient déjà spontanément adopté un cadre plus maniable, au contenu moins disparate que l'Etat national. On pense ici au Beauvaisis de Goubert, au duché de Berg de Jürgen Reulecke. On aura noté au passage que les entités géographiques qui viennent d'être citées sont à la fois régions économiques et circonscriptions administratives consacrées par une longue histoire. Il en va de même pour la plupart des 13 contributions du très remarquable recueil intitulé Region und Industrialisierung et sous-titré en allemand Etudes sur le rôle de la région dans l'histoire économique des deux derniers siècles. Ces travaux - dont je tiens aussitôt à souligner l'intérêt - attribuent à la région une acception fixe et large. C'est tantôt tout le royaume de Saxe (H. Kiesewetter), tantôt des grappes d'une demi-douzaine de départements (M. Hau). Il faut faire une exception pour une étude de W. Dlugoborski sur le bassin minier de Haute Silésie, véritable région "transfrontalière" dont l'unité est affirmée en dépit du fait qu'elle a été administrée par trois Etats différents : la Prusse, la Pologne longtemps sous tutelle russe, l'Autriche-Hongrie.

F. Mendels, de son côté, montre qu'à l'intérieur d'une même région, la proto-industrialisation et les premières phases de l'industrialisation bénéficient de la diversité des ressources agricoles et manufacturières qui, entre autres, tendent au plein emploi d'une main d'oeuvre surabondante mais pauvre.

Auparavant (en 1979), un autre faisceau d'hypothèses était venu mettre à l'épreuve la consistance des régions allemandes avant la première guerre mondiale. Sous l'intitulé Industrialisierung und Raum, Studien zur regionalen Differenzierung, R. Fremdling et R. Tilly avaient regroupé une dizaine d'essais réagissant contre l'opinion traditionnelle qui fait de la révolution industrielle une sorte de rouleau compresseur écrasant les particularités locales. Fatalement, les régions prises en compte sont celles sur lesquelles les statistiques nous renseignent, c'est-à-dire, le plus souvent, des entités politiques : Prusse, Bavière, Wurtemberg. Deux exceptions cependant :

- en Bade, H. Schäfer adopte le ressort des chambres de Commerce comme unité régionale;
- T. Pierenkemper retient, comme indicateur de la croissance, le nombre de nouvelles machines à vapeur ce qui met en évidence les différences entre six cantons à l'Est du bassin de la Ruhr. Le caractère

monolithique de ce colosse économique s'en trouve remis en cause, tandis que son dynamisme devient mieux explicable.

Il faut cependant mettre hors pair une thèse pionnière, celle de E.A. Wrigley, Industrial Growth and Population Change. A Regional Study of the Coalfield Areas of North-West Europe in the Late Nineteenth Century. Ce travail a été élaboré de 1953 à 1958. Publié en 1959 et réédité en 1962, il n'a guère suscité d'imitations.

Les bassins houillers contemporains se sont imposés à l'attention des ingénieurs, des spécialistes de la géographie humaine. Il n'est pas difficile de prévoir qu'à l'avenir, ce sont les mégalo-poles qui vont accaparer les sociologues, les écologistes, voire les économistes en raison du coût des agglomérations géantes.

D) Etat de la question

En attendant, les bassins industriels restent négligés par les historiens. Ceux-ci ont été longtemps écartelés entre deux spécialités abusivement repliées sur elles-mêmes : histoire des campagnes d'un côté, histoire des villes de l'autre. Il n'y a pas si longtemps (1968, H.J. Dyos) que l'on s'intéresse à la symbiose, à l'urbanisation comme pénétration de l'économie et de la culture des citadins, aux hiérarchies de villes et, en fin de compte, aux réseaux urbains.

Les bassins industriels n'ont pas trouvé place dans ces réseaux, parce que ce sont des hybrides, des amas de villages qui ont poussé trop vite et dans une seule direction, de sorte qu'ils assument certaines fonctions de la ville (pas toutes) et en reproduisent le décor (plus souvent : l'envers du décor) sans qu'on leur reconnaisse le rang de ville.

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que les bassins industriels aient suscité plusieurs monographies, mais jusqu'à présent aucune typologie. Au lieu de partir d'une définition ou à tout le moins d'une sorte de consensus des spécialistes, il va falloir frayer quelques pistes sur un terrain qui jusqu'à présent a été parcouru un peu au hasard. Nous nous demanderons d'abord quand et comment sont apparus les ancêtres directs des bassins industriels, à la veille de la Révolution Industrielle (§ 2). Nous passerons ensuite successivement en revue quelques traits économiques (§ 3), démographiques (§ 4) puis sociaux (§ 5) des bassins industriels à présent moribonds (§ 6). Non pas dans le monde entier, bien qu'il en existe aux Etats-Unis, en Ukraine, au Japon. Nous invoquerons l'exemple de ceux que nous connaissons le moins mal : bassins voués au charbon et à l'acier, villes du textile s'égrénant comme un chapelet de "pays noirs" (c'est le nom que leur donnent les géographes) sur près de 400 km du Pas-de-Calais à la Ruhr. Ils sont installés sur des gisements de houille, d'allure, de qualité et donc de rendements fort différents mais dont l'exploitation s'inscrit dans une même périodisation :

- origines médiévales,
- quelques progrès techniques et lent accroissement du tonnage extrait, jusqu'au premier tiers du XIXe siècle,
- essor (jusqu'à la 1ère guerre mondiale),
- stagnation (en dépit de performances techniques) jusqu'à la décennie

1960, puis rapide déclin, voire disparition de l'extraction houillère, malgré la première flambée des prix du pétrole en 1974.

Pareille chronologie montre à suffisance le rôle décisif du charbon dans les avatars des bassins industriels. Nos observations ne prétendent nullement valoir pour les bassins industriels tributaires d'une autre source d'énergie : le pétrole par exemple qui a accéléré l'industrialisation d'une partie de l'hinterland d'Anvers, de Rotterdam, de Gênes. En revanche, elles sont vraisemblablement applicables mutatis mutandis à d'autres bassins du nord-ouest de l'Europe : la Lorraine et la Sarre, Newcastle et Cardiff, etc. A présent, dans toutes ces régions, les entreprises textiles et sidérurgiques ferment les unes après les autres. Dans quelques années, il n'y aura plus de charbonnages en Belgique. Des bassins industriels entiers sont en crise, parfois déjà en ruine (§ 6). Toits d'usines effondrés, voies de chemin de fer envahies par les herbes folles, maisons ouvrières rasées. Les gens de ma génération gardent des souvenirs vivaces des vieux pays noirs : les traînées de rouille et de poussière, les grisailles ou la noirceur, les panaches de fumées et l'acre odeur de la lente combustion des terrils, les sifflets de locomotives et l'entrechoquement des wagons chargés de minerai de fer... Quelques photos aideraient à évoquer un paysage en voie de disparition. L'ampleur des dimensions des usines saute aux yeux; l'alignement et la monotonie des maisons ouvrières - les "caser" ou les corons - en dit long sur le sort des habitants, à la fois logés et conditionnés. Les géographes excellent à faire toute une analyse du contenu à partir de vues aériennes, de cartes et de plans. On se contentera ici de souligner l'interpénétration des traits campagnards (landscape) et citadins (townscape).

§ 2. La genèse des bassins industriels

A) La Révolution industrielle

Elle est la métamorphose autour de laquelle tout pivote en histoire économique. Sans entrer dans une discussion préalable, j'avouerai mon embarras à parler de révolution industrielle au singulier, avec un millésime comme point de départ zéro. Je la verrais plutôt comme une longue séquence de réactions en chaîne qui se déclenchent de manière plus ou moins décisive selon les secteurs de production et les modes de production. D'une manière générale, le Nord de la France, l'actuelle Belgique, la Rhénanie adoptent avec retard les innovations anglaises mais sont souvent les premiers à le faire sur le Continent.

Impossible ici de dresser un inventaire et une chronologie des progrès même en s'en tenant aux plus marquants. On sait que le textile est le secteur industriel par excellence; que l'"indienne" (mécaniques à partir de 1780 environ) est plus précoce que la draperie (mécaniques à carder et à filer la laine à Verviers, à partir de 1799; machines à vapeur en 1816) qui cependant précède d'un demi-siècle l'industrie linière.

Dans les charbonnages, la première "pompe à feu" (machine de Newcomen) est installée en 1720 à Jemeppe, près de Liège. Elle sert à l'exhaure.

La diffusion en sera lente. De "vraies" machines à vapeur (système Watt-Perier) ne seront adoptées qu'en 1813-1815 pour l'extraction. A Liège toujours, les premiers rails en fer sont signalés vers 1805 dans l'enceinte de la fonderie de canons; en 1818, à la surface d'un charbonnage. En 1835, un convoi de voyageurs circule entre Bruxelles et Malines.

B) Un facteur de dispersion : la quête du charbon de bois

Si les hauts-fourneaux sont connus dès le XVe siècle, il faut attendre les années 1826-1830, pour que l'on réussisse, après bien des tentatives infructueuses, à y brûler du coke et non plus du charbon de bois. Cette dernière transformation est capitale pour le thème qui nous occupe aujourd'hui. Aussi longtemps que le charbon de bois reste le seul combustible capable de faire fondre le minerai de fer, l'implantation de la sidérurgie lourde reste étroitement conditionnée par la présence simultanée :

- de vastes massifs forestiers (Westerwald, Eifel, Ardenne, Entre Sambre et Meuse, Thiérache)
- de cours d'eau à forte pente, capables de faire tourner les roues à aubes qui actionnent les soufflets des fourneaux et des forges, ainsi que les marteaux (parfois 600 kgs) des martinets.

Le recours au charbon de bois entraîne un effrayant gaspillage de calories, un déboisement précipité, - il faut 4 à 5 hectares de taillis pour produire une tonne de fonte -, et qui oblige à étendre sans cesse l'aire d'approvisionnement, de sorte que le coût du transport pèse de plus en plus sur le prix du combustible. Celui-ci intervient dans le prix de la fonte dans une proportion qui grimpe de 30 à 67% entre 1766 et 1780.

Le haut-fourneau est un consommateur tellement gourmand qu'il s'accommode mal du voisinage d'un autre. Fatalement, la sidérurgie lourde est dispersée.

C) Un facteur de concentration : le cours d'eau

En revanche, l'autre source d'énergie, celle des ruisseaux à fort débit et à pente rapide, provoque une concentration industrielle significative. G. Hansotte, le meilleur connaisseur de la sidérurgie wallonne, a dressé l'inventaire exhaustif des usines, en remontant en quelque sorte chaque cours d'eau. Le repérage est facilité du fait que les exploitants doivent obtenir un octroi princier avant d'utiliser la rivière. Un bassin sidérurgique coïncide alors avec un bassin hydrographique. Les crises et les déplacements des centres de gravité résultent des fluctuations des prix du bois et des débouchés, plus rarement de la politique douanière (c'est le cas de l'Entre Sambre et Meuse) voire d'un malthusianisme délibéré (arrêt des forges au XVIIIe siècle dans le Bas-Luxembourg).

Il n'en reste pas moins que le facteur décisif de la concentration des petites et moyennes industries est l'énergie hydraulique. L'exemple le plus éloquent est celui du Hoyoux, un torrent qui se jette dans la Meuse à Huy. Sur les 10 km de son cours inférieur, vers 1812, les fonctionnaires de la Préfecture ne dénombrent pas moins de 17 moulins à farine, 6 à huile, 1 à tan, 1 à tabac, 2 à broyer les cailloux, 1 à

polir le marbre, 5 papeteries, 1 foulerie, 1 imprimerie sur coton, 1 haut-fourneau, 1 forge, 2 martinets, 4 laminoirs et 1 ferblanterie. Au total : 44 établissements industriels. Il n'en résulte pas pour autant une forte accumulation de main d'oeuvre car il est rare qu'une usine ou un moulin emploie plus de 5 à 6 ouvriers; rare aussi que le travail se poursuive toute l'année. Outre les crises de mévente, il y a la période des basses eaux et la moisson durant laquelle les ouvriers gagnent davantage à "faire l'août".

D) L'espace manufacturier

De grosses concentrations de la main d'oeuvre avant la révolution industrielle, nous n'en connaissons que dans l'industrie drapière. Verviers n'est pas seul en cause : Eupen et Montjoie rivalisent en importance, sans même parler des centres voisins. On distinguera espace commercial et espace manufacturier.

Le premier est à l'échelle européenne : les fabricants de drap achètent la laine en Campine et en Ardenne, mais surtout en Espagne via Amsterdam. Les draps sont exportés aux foires de Francfort et de Leipzig, dans toute l'Europe Centrale et Orientale, sans oublier l'Empire Ottoman via Trieste, Constantinople et Smyrne.

L'espace manufacturier, lui, se répartit dans le cas verviétois, en 3 zones concentriques.

1. A la fin du XVIIIe siècle, la ville regroupe 10 à 12.000 habitants et l'on y compte 120 à 150 fabricants la plupart modestes. De la masse émergent 2 solides dynasties : les Simonis et les Biolley. Ce sont eux qui engageront, en 1799, un ouvrier anglais, W. Cockerill, qui va fabriquer les premiers assortiments à carder et à filer la laine ...

A l'époque, Verviers est tassée dans le fond de l'étroite vallée de la Vesdre, une petite rivière non navigable. Nombre de fabricants sont regroupés en bordure du "canal des usines" où ils lavent les laines, prélèvent l'eau nécessaire à la foulerie et à la plupart des apprêts du drap.

2. Entre Eupen en amont et Nessonvaux en aval, sur moins de 20 km et toujours dans la vallée, se sont installées des dizaines d'autres fabriques; l'ensemble forme une sorte de nébuleuse étirée en une demi-douzaine de villages, devenus bourgades manufacturières.
3. Au-delà, à une dizaine de kilomètres à la ronde, épars dans les hameaux herbagers du pays de Herve et les villages forestiers de l'Ardenne, environ 30.000 fileurs et fileuses et quelques milliers de tisserands à domicile travaillent pour les marchands-fabricants de la vallée. C'est le domaine du putting-out system que favorise la forte densité (entre 100 et 500 hab. par km²) d'une région d'élevage où domine la micro-propriété. On ne connaît guère le niveau des rémunérations, d'autant que femmes, enfants et vieillards, mobilisés dans l'atelier à domicile, ne reçoivent pas de salaires. Mais si comprimés que soient les coûts dans la cottage industry, celle-ci ne résiste pas longtemps aux manufactures équipées de mécaniques

8

anglaises. Vers 1812-1813, dix ans à peine après l'introduction du cardage et de la filature mécanique, la Préfecture estime que sur les 36.890 des fileurs et fileuses du département, 11.210 sont désormais sans emploi. Ils n'auront pas d'autre ressource que de grossir la foule des campagnards qui immigrent à Verviers dans l'espoir de trouver un travail salarié en usine.

- Paradoxalement, cette 3e zone drapière se contracte. Dès le second tiers du XIXe siècle s'accroît une précoce ruralisation de villages naguère encore proto-industrialisés, au moment où Verviers et ses faubourgs immédiats trouvent un second souffle. A y regarder de plus près cependant, cette implosion n'avait pas attendu l'avènement des nouvelles machines pour se manifester, du moins dans les plus grosses entreprises. Notre grand historien national, H. Pirenne, natif de Verviers et fils de fabricant, avait fort bien observé la volonté de quelques patrons de regrouper sous le même toit, afin de mieux veiller à une qualité constante, tous les apprêts du drap. L'acquisition de machines qui se vendent non pas isolées mais par assortiments, n'a fait que renforcer une tendance antérieure, en l'aiguillonnant par un impératif technique. Relevons au passage un des nombreux points qui attestent les continuités (et pas uniquement les ruptures) entre proto-industrialisation et industrialisation.
- A noter aussi que, dans le secteur textile, ce n'est pas la source d'énergie qui incite les fabricants à regrouper leurs ateliers. Le charbon est nécessaire mais en quantités modérées puisqu'il ne s'agit que de chauffer des locaux, des chaudrons à teindre, faire sécher les draps. Pas de machine à vapeur non plus à Verviers avant 1816; auparavant, on n'a besoin que des bras (rarement d'une petite chute d'eau) pour filer, tisser, fouler, tondre.
- Les ballots de laine arrivent par charrette; le drap s'exporte de même. En matière de transports, les vieux chemins traditionnels sont une infrastructure suffisante. Les deux chaussées construites dans le dernier tiers du XVIIIe siècle conduisent les voyageurs vers des villes d'eaux, l'une à Aix, l'autre à Spa; les embranchements vers Verviers sont plus tardifs. Quant au chemin de fer, il n'atteint Verviers qu'en 1843; il n'y a pas moyen de le faire passer ailleurs pour joindre Ostende, Bruxelles et Liège à Aix et à Cologne. Entre Meuse et Rhin, le relief est déjà contraignant et il ne peut être question ici d'aménager des canaux, à l'instar des Pays-Bas et de l'Angleterre.
- Le rôle des villes dans la genèse de la zone textile est aussi plus effacé. Les vieilles cités médiévales - Maastricht, Aix, Cologne et Liège - restent des marchés, des centres religieux, administratifs, commerciaux. Pas de grandes entreprises et un secteur textile décadent (à Liège) ou embryonnaire (à Maastricht, à Cologne). Par contre, les centres manufacturiers - Verviers, Eupen, Montjoie, Stolberg, Düren - n'ont pas encore un caractère citadin complètement affirmé : pas de remparts ni de monuments prestigieux, peu de rues pavées, peu d'écoles et de boutiques, pas de journaux ni d'imprimerie. Une population qui ne dépasse à peine les 10.000 habitants que dans le cas de Verviers; une hiérarchie sociale qui décalque celle de la manufacture drapière. Rien de comparable au

rayonnement des grands centres textiles du XVIIe siècle : Leyde (70.000 habitants, un port, la meilleure université du monde), Gênes, Venise.

Notre zone industrielle textile est donc un espace économique sui generis et sans précédent. Par certains côtés (concentration des usines, mobilisation de la main d'oeuvre), il annonce les bassins industriels à naître au XIXe siècle. Mais les différences seront de taille : la révolution industrielle va conférer un rôle prépondérant au combustible et à l'infrastructure ferroviaire.

§ 3. Une économie tributaire d'une seule source d'énergie : le charbon

A l'exemple de M. Bloch, avant de poser la question "Que savons-nous ?", demandons-nous "Comment pouvons-nous savoir ?"

A. Les archives du Corps des Mines

Les industries extractives et la grosse métallurgie sont privilégiées car la documentation qui les concerne est à la fois abondante et d'une exceptionnelle qualité. Outre les archives d'entreprises (trop rares et souvent tronquées), les statistiques nationales, provinciales et parfois communales (taxes, police, surveillance), on a accès à une source providentielle que sont les dossiers du Corps des Mines.

Celui-ci a dans ses attributions non seulement l'inspection des charbonnages, minières et carrières, mais celle des "établissements incommodes, insalubres et dangereux". Sont considérés comme tels, tous ceux qui utilisent une chaudière à vapeur. Les inspections sont permanentes et donnent lieu à des rapports même si aucun accident ne survient; chaque année, le Directeur rédige une synthèse circonstanciée et reposant sur une solide armature statistique :

- production : nombre d'entreprises en activité, étendue des concessions, tonnage extrait, effectif ouvrier (hommes, femmes, enfants), nombre de journées de travail, grèves, chômage;
- coûts : prix de vente selon les qualités, tarifs ferroviaires, investissements, profits, pertes;
- marché : exportation / importation, débouchés, concurrence étrangère.

Pareilles richesses documentaires contrastent avec la pénurie d'informations qui affecte d'autres secteurs industriels (vêtement, bâtiment, alimentation) et tout le secteur tertiaire.

Pour en revenir à nos bassins houillers, ils sont exactement délimités, mesurés, cartographiés (surface des concessions, étendue des chantiers souterrains). Pour une fois, en histoire économique, on a la chance d'être informé à la source, directement (et non par le biais d'indicateurs) et par des témoins compétents, sur une variable, à savoir l'énergie primaire, qui joue un rôle capital dans la production économique. Reste à savoir si cette sorte de souveraineté que nous attribuons au charbon n'est pas exagérée a posteriori.

B. La houille : des usages accessoires au quasi monopole de l'énergie commerciale

Le charbon de terre est de tous temps utilisé pour le chauffage

domestique (hypocaustes); depuis le XVII^e siècle, pour la cuisson des briques, la brasserie, les forges de cloutiers, d'armuriers etc. On l'exporte par barques jusqu'en Hollande où la houille continentale se heurte déjà à la concurrence anglaise qui amène par gros bateaux le charbon de Newcastle (seacoal). Tout compte fait, les débouchés sont limités parce que le coût du transport est prohibitif pour une matière aussi pondéreuse : le prix du charbon est doublé si on en achète une voiture à 20 km du puits d'extraction...

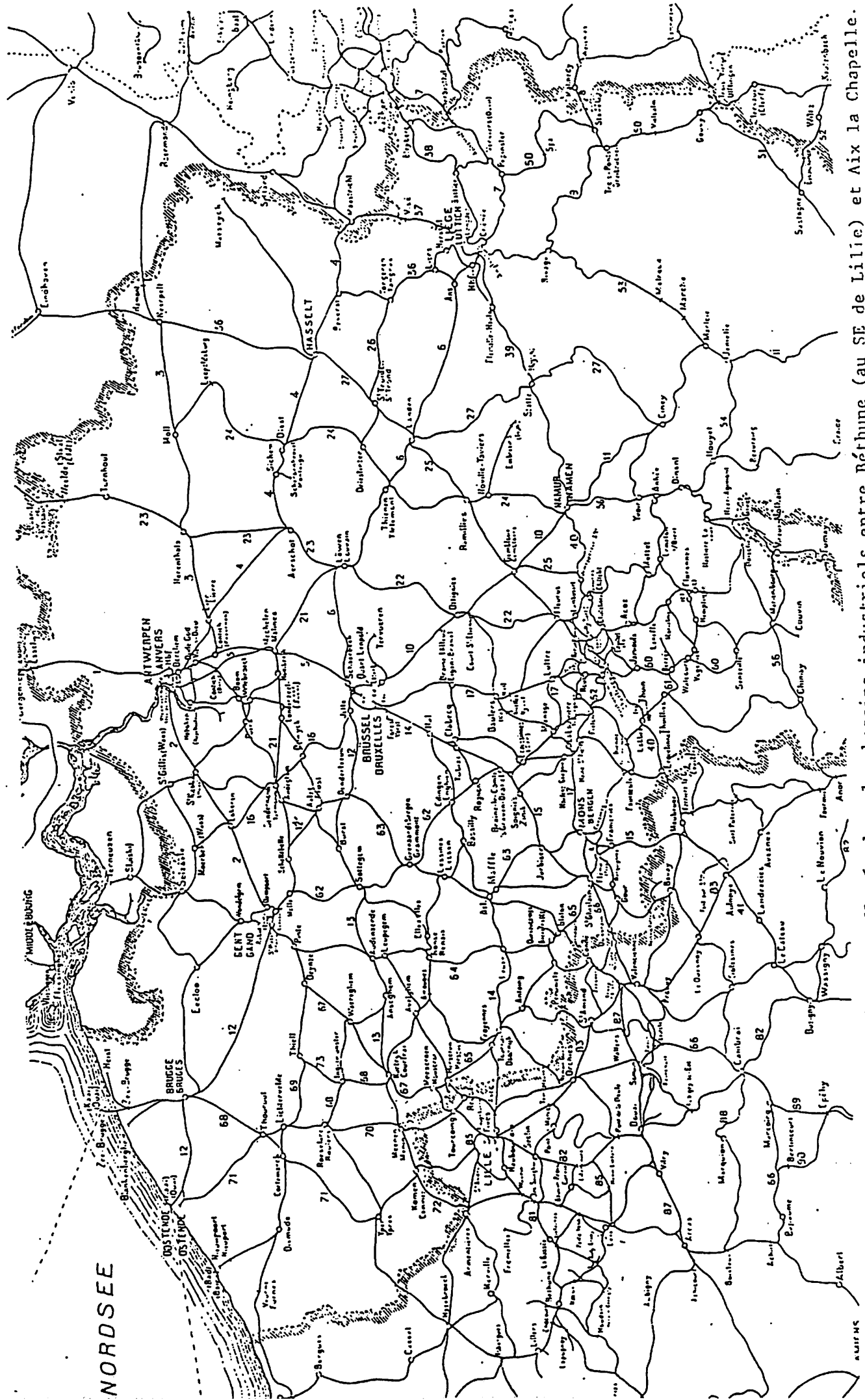
En deux ou trois décennies, la première Révolution Industrielle vient bouleverser ces paramètres traditionnels. Les hauts-fourneaux au coke, que l'on n'éteint presque jamais, sont les consommateurs les plus voraces. Les chemins de fer transportent de plus en plus loin et de moins en moins cher les quantités et les qualités de charbon requises dans les grandes villes, les ports, les verreries, les gazomètres. Mais auparavant, il a fallu des milliers de kilomètres de rails d'acier et des tonnes de charbon pour chaque locomotive. Enfin et surtout, dans toutes les usines, les machines à vapeur ne brûlent pas autre chose que du charbon. La sidérurgie lourde et les charbonnages ont besoin de machines qui, autour de 1840, développent parfois plus de 200 CV. Mais ce serait une erreur de perspective que d'imaginer que les grosses entreprises monopolisent les innovations et sont les seules à s'avancer dans la voie du progrès technique. Le machinisme industriel se répand comme une vague de fond. Dans les seuls bassins industriels de Liège, de Verviers et de Huy, entre 1826 et 1908, on compte plus de 1600 demandes d'autorisation en vue d'utiliser une ou plusieurs machines à vapeur.

Dans les deux dernières années du XIX^e siècle, le recours au moteur électrique vient briser le monopole du moteur à vapeur. Mais ni le courant produit par les centrales hydro-électriques, ni le pétrole ne mettent brusquement fin au règne du charbon. Celui-ci, dix ans après la seconde guerre mondiale, alimente encore les centrales électriques des bassins industriels.

C. Infrastructures

Extraire du charbon à 150 ou 200 m de profondeur (à la fin du XVIII^e s.), à 1.000 m et davantage au XX^e siècle, est une performance qui suppose une parfaite maîtrise des techniques d'extraction, d'exhaure et de ventilation, sans oublier la lutte permanente contre le grisou, les effondrements, l'inondation. Pour passionnante que soit l'histoire de ces techniques, elle ne doit pas faire perdre de vue de plus prosaïques impératifs commerciaux : le charbon est invendable s'il n'est pas transporté à bon compte chez le consommateur. Le plus économique est le transport par eau. Dans les bassins namurois et liégeois, on a d'abord aménagé des embarcadères dans les rives concaves de la Sambre et de la Meuse; on a rectifié les méandres, dragué le lit, construit barrages, écluses, digues, stations de pompage. Vers 1820, on a entrepris une impossible jonction entre la Meuse et la Moselle; vers 1940, on a achevé le canal Albert qui joint directement Anvers à Liège sans plus passer par les canaux des Pays-Bas. Mêmes efforts - qui a posteriori, semblent démesurés - en Hainaut : canal de Mons à Condé, canal du Centre, puis de Charleroi à Bruxelles avec son spectaculaire plan incliné.

Le réseau ferroviaire en 1915



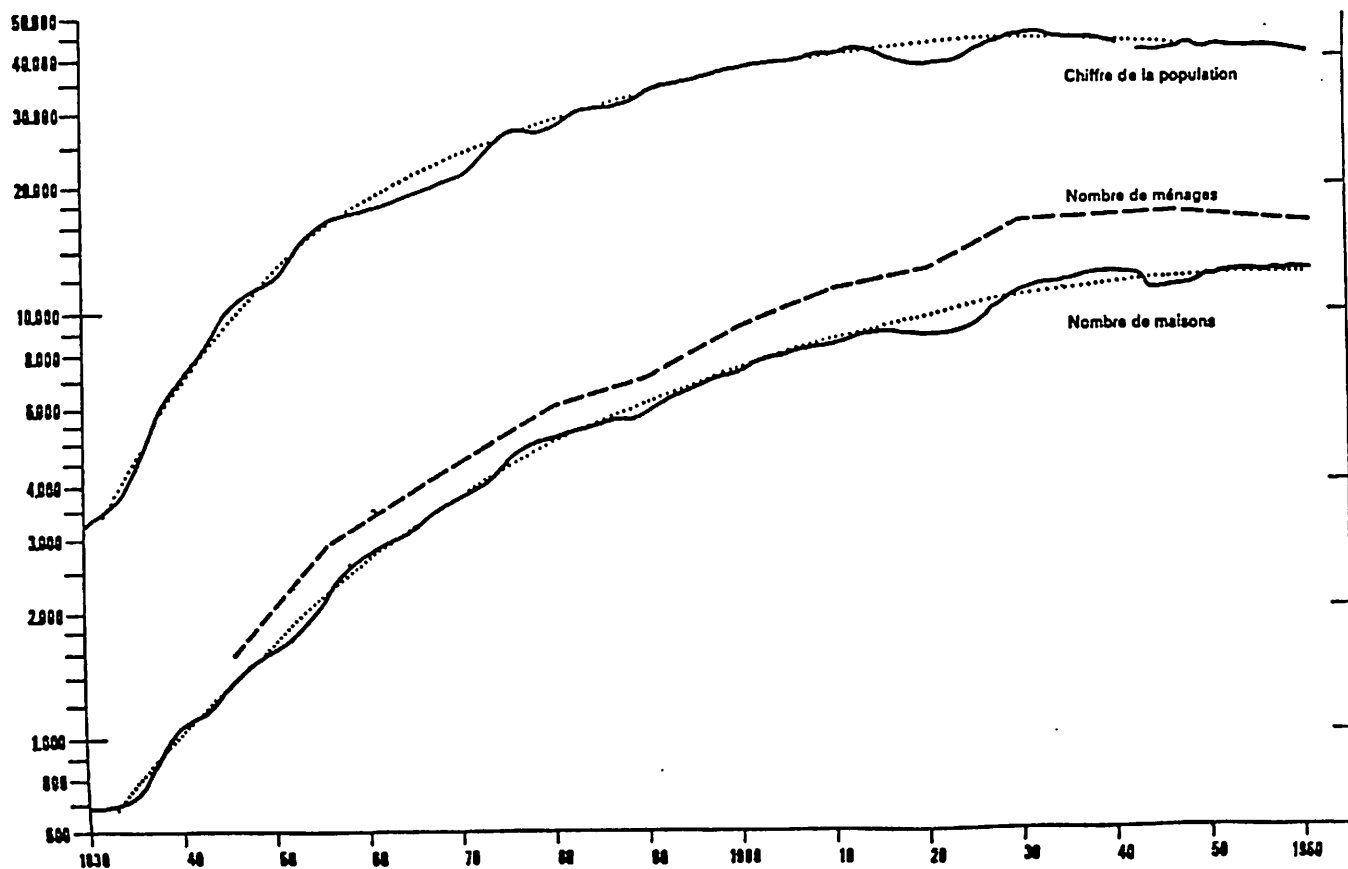
La densité du réseau est particulièrement élevée dans les bassins industriels entre Bèthune (au SE de Lille) et Aix la Chapelle.

Le réseau ferroviaire, polyvalent, plus souple, moins coûteux, ne se contente pas de doubler les rivières. Un coup d'oeil sur une carte de 1915 montre l'enchevêtrement des lignes en Hainaut, par exemple. A ce moment, presque toutes les concessions accordées à des compagnies privées ont été reprises par l'Etat et l'abandon des lignes non rentables est exceptionnel (carte 1).

Pour être complet, il faudrait ajouter le réseau des chemins de fer vicinaux (circulation en dehors du site propre), celui des tramways, des chaussées et des routes. Mentionner écoles, églises et hôpitaux.

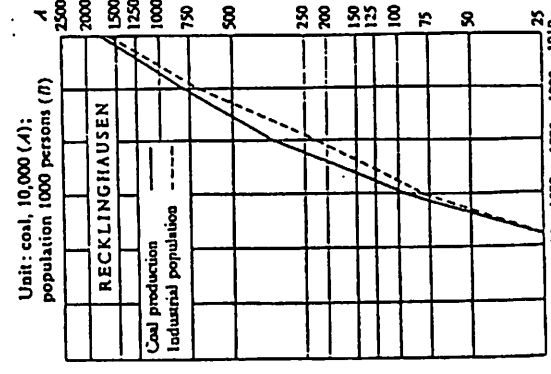
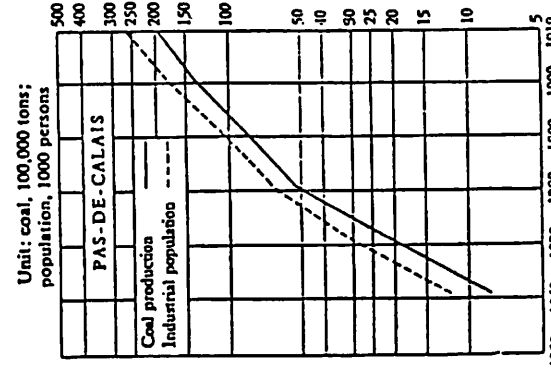
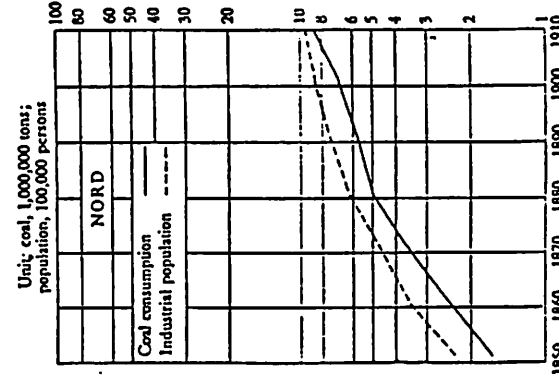
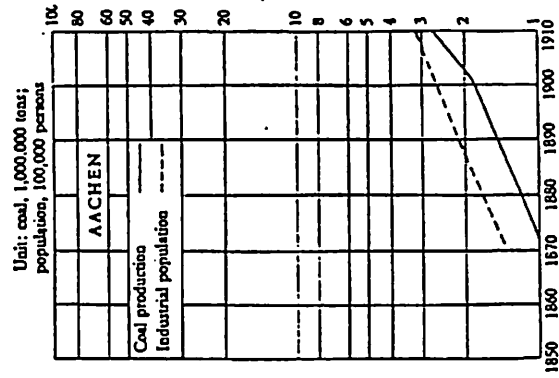
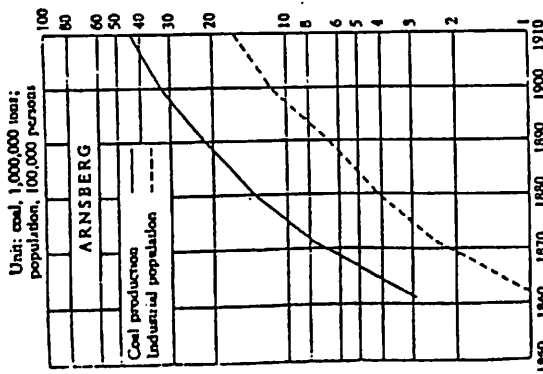
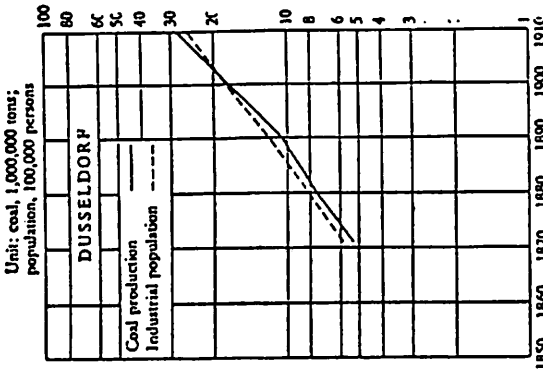
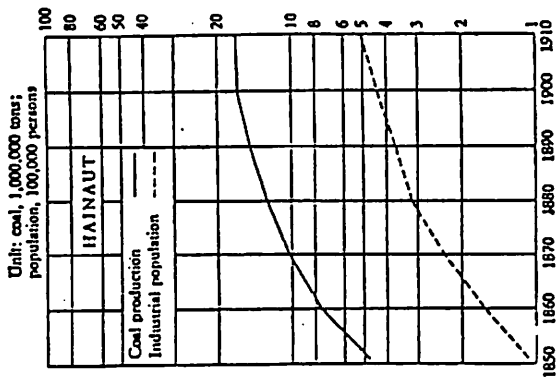
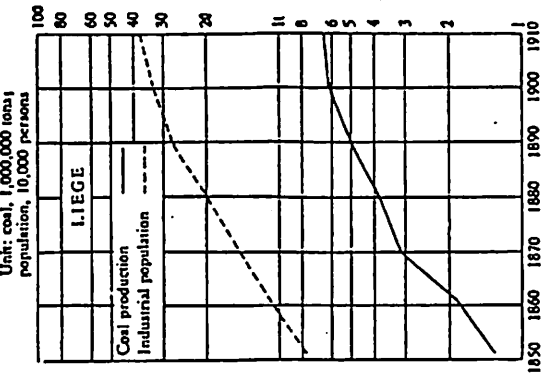
Le patrimoine immobilier mériterait aussi une évaluation sérieuse. L'étude de Léon de Saint-Moulin sur les maisons à Seraing (le centre de la sidérurgie lourde, en amont de Liège) donne à penser que la construction des habitations a épousé la courbe de la croissance du nombre des habitants (graphique 1). Cela ne veut pas dire qu'il n'y a

Graphique 1 - Croissances comparées du nombre de maisons, des ménages et de la population à Seraing, 1830-1960



D'après L. DE SAINT-MOULIN, La construction et la propriété des maisons, expression des structures sociales, p. 98, Bruxelles, 1969.

Deux croissances parallèles : la production de charbon et la population



pas de crise du logement car ce dernier est affaire de qualité et de vétusté; mais en quantité, l'offre a rejoint la demande. Dès 1802 (les Grandes Rames, à Verviers), les patrons ont fait construire, à leurs frais, des maisons ouvrières. Ils tiennent à avoir leur main d'oeuvre sous la main (cas du Val Saint-Lambert, du phalanstère de Micheroux). Les pouvoirs publics (en fait, les communes par le truchement de Sociétés d'Habitations à bon marché), interviennent de plus en plus activement surtout après l'épidémie de choléra de 1866. Qu'il s'agisse d'initiatives publiques ou privées, la volonté de fixer sur place la population ouvrière se traduit en investissements.

Les infrastructures contribuent, chacune à leur manière, à équiper donc à implanter l'activité industrielle dans un environnement de mieux en mieux aménagé. C'est ce qui a permis la croissance.

D. Croissance, diversification, expansion

Plusieurs années de recherches seraient nécessaires afin de calculer la croissance économique là où elle est la plus entraînante c'est-à-dire dans le cadre d'un bassin industriel. La production de charbon, à nouveau, procurera un premier ordre de grandeur.

Avant 1910, on n'extrait guère de charbon en Campine, de sorte que les statistiques nationales mesurent, en fait, la production des seuls bassins industriels wallons. Le tonnage annuel moyen passe de 2.917.000 tonnes en 1831-1840 à 23'986'000 tonnes en 1901-1908. Au cours de chacune des 8 décennies, l'accroissement est à peu près constant : 3 millions de tonnes en plus. A titre de comparaison : la France, qui produisait 1.863.000 tonnes en 1830, en extrait 37.840.000 en 1909 et elle doit importer 35% de sa consommation; l'Allemagne passe d'environ 50 millions de tonnes en 1880, à 149 millions en 1909; la Grande-Bretagne de 40 millions, en 1860, à 264 millions en 1909; les Etats-Unis de 33 millions en 1870 à 416 millions en 1908 !

En 1846, il n'y a en Belgique que 67 communes où l'on extrait du charbon, mais 250.731 travailleurs y habitent : 23% de la main d'oeuvre est concentrée dans 2,4% des communes.

Sauf dans le Borinage (Couchant de Mons), le gisement charbonnier attire sur place toutes les activités industrielles qui font une grande consommation de combustible : sidérurgie et métaux non-ferreux, gazomètres, centrales électriques, verreries, soudières, produits chimiques. Le mouvement gagne ensuite les autres industries qui mettent en oeuvre les métaux (fine mécanique), la construction (fours à chaux, cimenteries) et les travaux publics, la confection vestimentaire, les industries alimentaires, les transports, le commerce, les services. Comme l'atteste le recensement industriel de 1910, cette diversification est chose faite à la veille de la première guerre mondiale. Stupéfiant de minutie, ce recensement procède commune par commune, ce qui permet de constater :

1. l'étendue de la gamme des modes de production : entreprises, succursales, industries à domicile;
2. la diversification des commerces;
3. le va-et-vient des ouvriers domiciliés dans une commune et travaillant ailleurs dans le pays.

La médiocrité des distances dans un petit pays, le bon marché des transports en commun expliquent la fluidité de la main d'oeuvre, l'éparpillement des localisations industrielles. Moins que jamais, on ne doit considérer le bassin industriel comme un vase clos, ou comme un espace homogène et statique.

E. Centre et périphérie : la notion de gradient

Une vieille tradition historiographique nous a habitués à opposer ville et village, agriculture et industrie, techniques archaïques et de pointe. Tout cela peut coexister dans une petite région. De même, on discute des seuils (nombre d'habitants, nombre d'ouvriers) qui permettent de discriminer la bourgade de la grande ville, la petite entreprise de la grande. Autant ces normes sont indispensables afin de procéder à des comparaisons internationales, autant on a avantage à relativiser lorsqu'il s'agit de comprendre la dynamique d'un microcosme comme l'est toujours peu ou prou un bassin industriel. La concentration de la main d'oeuvre par communes, par entreprises ou par branches d'activité, est adéquatement exprimée par une courbe de Lorenz qui se prête à des comparaisons à travers le temps et d'un endroit à l'autre.

Dans les charbonnages, par exemple, le nombre de sièges et de puits ne cesse de diminuer depuis la loi de 1810; le tonnage extrait baisse depuis 1910, le nombre d'ouvriers depuis 1930 (voir ci-dessous, p. 19). Pareille évolution est décalée de plusieurs décennies dans les verreries, les carrières, les usines sidérurgiques. En s'en tenant à une analyse secteur par secteur, on risque de passer à côté de l'essentiel, à savoir :

1. les reconversions. Dans deux bassins contigus, - celui qui est en aval de Liège et celui de la Basse-Meuse, - coexistent horticulture et tressage de la paille; draperie, clouterie, armurerie et quincaillerie; charbonnages et sidérurgie. Mais René Leboutte a montré que les proportions de ce mélange ne cessent de varier;
2. l'éclatement des bassins. Avec la hausse du standard de vie qui s'accélère depuis le XXe siècle, on assiste, en effet, à une redistribution des fonctions à l'intérieur de chaque bassin. Leur centre regroupe les activités tertiaires et finit par ressembler à une ville ordinaire : c'est le cas à Herstal, à Seraing, à Charleroi, à La Louvière. Le recours à l'énergie électrique d'autre part, incite quantité d'usines à quitter les abords immédiats de la mine. Les distributions d'eau, les grands lotissements et les cités-jardins, l'habitude de se rendre au travail en auto, tout cela contribue à disperser vers les bois et la campagne la fonction résidentielle.

En faisant la différence entre le centre et la périphérie, on comprend mieux comment s'opère la croissance et le renouvellement d'une économie régionale. Lorsqu'il s'agira de quantifier ce type d'évolution, on préconisera la construction d'indices pondérés et composites.

L'idéal serait de combiner :

- nombre d'entreprises, pondéré par l'effectif de leurs salariés;
- dosage par secteurs et branches d'industries;
- scalogrammes des professions du tertiaire;

- indicateurs de la persistance d'activités agricoles;
- pourcentage de la population active, employée sur place;
- attraction de la main d'oeuvre extérieure attestée par les migrations pendulaires.

Certains recensements décennaux (celui de 1910 en particulier) se prêtent à une analyse très fouillée, commune par commune. Après la seconde guerre mondiale, l'Atlas du Survey National et quantité d'enquêtes menées par les géographes et les économistes, les banques de données enfin multiplient les ressources documentaires. A partir du recensement de 1961, les statisticiens ont construit une typologie des 2663 communes belges, fondée sur l'analyse de 48 variables réparties en 8 groupes (paysage, activité économique, démographie, niveau social et de scolarité, professions et emploi, mouvements pendulaires, comportements sociaux, bien-être). Ce n'est pourtant pas la réponse aux questions que se pose l'historien lequel déplore deux lacunes :

1. absence de perspective diachronique. Tout se passe comme si on avait une collection de flashes, contemporains des grands recensements nationaux : 1947, 1960, 1971, 1981. Le film suivi, qui restituerait le mouvement et donnerait un sens au changement, ce film n'existe pas encore;
2. absence de synthèse ou de confrontation entre les variables économiques d'une part et les variables démographiques d'autre part. Celles-ci vont retenir à présent l'attention.

§ 4. Le bassin industriel : un creuset démographique

A. Certitudes

Tout ce qu'a écrit E.A. Wrigley sur la fécondité et la mortalité des habitants des bassins industriels est solidement étayé et il suffit d'y référer. E.A. Wrigley pratique une méthode qui consiste à faire ressortir l'originalité démographique d'une région en la comparant aux autres qui sont limitrophes, ou en procédant à la contre-épreuve : calcul des mêmes taux pour des campagnards ou des citadins (Berlinois). Les matériaux de base sont des statistiques agrégées et la plus petite unité territoriale prise en considération est le canton (Kreis) qui regroupe 10 à 20 communes.

Depuis un quart de siècle, la démographie historique a complété l'arsenal de ses méthodes par :

- l'usage de sources nominatives (telles que rôles fiscaux, listes d'indigents, passeports, archives de la milice) au premier rang desquelles viennent, dans chaque commune depuis 1846, les registres de population. Ceux-ci sont couplés avec les actes de naissances, mariages et décès;
- la reconstitution de la descendance des couples qui procure une mesure adéquate de la baisse de leur fécondité et une typologie des cycles de vie des familles;
- le recours à l'informatique qui permet l'accumulation progressive de banques de données. Leur gestion est mieux adaptée à l'observation des comportements individuels, tout en accélérant le calcul des taux

classiques en démographie.

Plusieurs travaux en cours à l'Université de Liège tendent à une analyse de la croissance sous ses aspects démographiques, sociaux et économiques. S. Pasleau s'attache aux bassins en amont de Liège. R. Leboutte, lui, en se fondant sur la reconstitution de plus de 3600 familles, suit l'évolution de deux bassins en aval de Liège. Impossible ici de résumer quelque 800 pages de texte, tableaux, graphiques : elles chiffrèrent non seulement la fécondité légitime et illégitime, la mortalité des adultes et des nouveaux-nés, la nuptialité et l'homogamie, - exception majeure au rôle de melting pot que nous attribuons aux bassins industriels, - mais aussi les migrations, les structures par âge et par métier. La persistance de l'adaptive family economy, entre autres, ressort de l'examen des cycles de vie des ménages qui traduit les comportements différenciés des 4 sous-populations constamment observées : les houilleurs, les armuriers, les tresseurs de paille et les journaliers.

B. Hypothèses

Au-delà des certitudes, quantité d'hypothèses se détachent en filigrane: l'importance du sous-emploi (passé sous silence par les publications officielles) et la crainte qu'il entretient d'un retour à la "pauvreté de masse" des années 1650-1850; le rôle d'accélérateur joué par la crise des années 1873-1895 dans la diffusion des comportements malthusiens; le melting pot, qui ne résulte pas quasi-mécaniquement de la densité de l'habitat ou de l'arrivée par vagues successives d'immigrés mais qui doit être attribué aux déstabilisations par à-coup provoquées par l'amélioration du niveau de vie, l'urbanisation et l'abandon de la culture populaire.

C. D'une morphologie à une typologie

Tenir compte d'une foule de facteurs, économiques ou culturels, quantifiables ou non, c'est trop souvent se résigner à transformer une thèse en fourre-tout. R. Leboutte y échappe en procédant à de systématiques vérifications. Ici, une chronique villageoise rédigée par un ouvrier ou un exceptionnel registre paroissial; là, les rapports dressés dans les bureaux de la Préfecture ou une topographie médicale; plus loin encore les statistiques calculées au Corps des Mines où les enquêtes des premiers sociologues d'il y a cent ans, pour ne rien dire des historiens-démographes contemporains, tout cela permet de franchir l'horizon, malgré tout borné, d'un bassin industriel. Au-delà des monographies, la généralisation se profile peu à peu. En passant d'exemples villageois aux taux régionaux, ensuite aux statistiques agrégées dans le cadre national, on fait davantage que replacer un cas dans son contexte; l'administration de la preuve devient plus rigoureuse. Le type finit par se dégager de la foule des exemples particuliers.

§ 5. Le bassin industriel, catalyseur de la conscience de classe

Tout reste à faire en ce domaine. Si le démographe, - on vient de le voir, - est en train de franchir le cap par où l'on passe de la

morphologie à la typologie, de la stratification à la mobilité, le sociologue, qui choisit pour cadre le bassin industriel, doit se contenter d'impressions sommaires.

A. Organisations patronales

Les patrons ont été les premiers à se regrouper pour défendre leurs intérêts communs. Ils fondent des syndicats, des comptoirs de vente. L'Union des Charbonnages, Mines et Usines métallurgiques de la province de Liège est un lobby fondé vers 1845 qui, en fait, n'intervient que dans le cadre du bassin industriel et non de la circonscription administrative. Il entreprend d'incessantes démarches afin d'obtenir des tarifs préférentiels en faveur du transport des charbons liégeois par chemin de fer. Les adversaires directs sont les patrons charbonniers du bassin de Charleroi. Il n'est question des ouvriers qu'à l'occasion des Enquêtes officielles qui mettent en évidence leur misère. Le bulletin de l'Union des charbonnages proteste contre les exagérations et prophétise les pires catastrophes si les pouvoirs publics se mêlent de réglementation.

De manière indirecte cependant, la ségrégation des logements révèle le fossé qui se creuse entre patrons et ouvriers. Avant le dernier tiers du XIXe siècle, il arrivait que l'entrepreneur ait sa maison dans l'usine, ou juste à côté. Depuis l'épidémie de choléra de 1866, on démolit certes les taudis mais on aménage aussi des quartiers résidentiels, sains, pourvus d'eau potable, à l'écart des rues pauvres et des fabriques. A la même époque, la bourgeoisie renonce au patois; elle boude fêtes et distractions populaires.

B. La condition ouvrière

Tout a été dit sur la misère des ouvriers au XIXe siècle : bas salaires, interminables et exténuantes journées de travail, logements surpeuplés et vite transformés en taudis, ignorance et alcoolisme. Le tableau est d'autant plus sombre qu'il contraste avec le cliché d'une condition paysanne idyllique. Mais on sait depuis peu que les campagnards, qui sont venus chercher un gagne-pain dans les bassins industriels, n'ont pas tous été victimes d'un mirage. C'était, pour eux, le seul moyen d'échapper à une misère plus irrémédiable encore, celle des journaliers agricoles ne travaillant que quelques mois par an; leurs femmes et leurs enfants n'avaient souvent, pour tout salaire, que la nourriture. Au XVIIIe siècle, ils étaient décimés par des crises de mortalité plus rapprochées qu'au XIXe et leur espérance de vie était inférieure à celle des ouvriers de la seconde moitié du XIXe siècle. Compte tenu de la hausse des salaires des années 1850-1873 (phase A du cycle Kondratief), la "pauvreté de masse" a pu apparaître, pour la première fois, dans l'histoire sociale de la Belgique comme autre chose qu'une fatalité séculaire. C'est ce qui expliquerait la résignation des premières vagues de déracinés, celles qui ont été les acteurs et les victimes d'une croissance aussi rapide qu'anarchique. Il y eut des générations sacrifiées, des régions entières incapables de rester dans la course : la métallurgie du Bas-Luxembourg, le textile de l'Entre Vesdre et Meuse. Toutefois, ces drames sont éclipsés par une tragédie d'une autre ampleur, celle de l'industrie linière en Flandre. Il s'en est fallu de peu que ne se répète là-bas le scénario de la famine des

années 1845 et suivantes en Irlande. Telle est la misère de centaines de milliers d'ouvriers épars dans les campagnes, qu'elle accapare l'attention des philanthropes et des hommes politiques durant le second tiers du XIXe siècle. C'est alors que s'accrédite l'image d'une dualité belge fondée sur l'opposition entre une Flandre pauvre parce que restée rurale et une Wallonie dont la prospérité est fondée sur les industries lourdes.

Les grèves insurrectionnelles spontanées de mars et avril 1886 ont brisé ce mythe. Elle coupent court aux hésitations des économistes sur les effets de la crise qui sévit depuis 1875 et va se prolonger jusqu'en 1895. Même si les salaires nominaux n'ont pas baissé, même si l'on n'en revient pas à la pauvreté de masse, les faits, eux, crèvent les yeux : incendie d'un "château" saccagé et d'une verrerie; la troupe ouvre le feu sur les manifestants. Il y a 24 tués, 26 blessés par balles, des dizaines d'arrestations. Ce qui importe pour notre propos, c'est que ces événements, - tant les grèves que leur répression, - se déroulent à l'intérieur du chapelet de bassins charbonniers qui s'égrènent de la Basse Meuse au Borinage. Les grévistes se recrutent exclusivement parmi les houilleurs, - qui, depuis près de 20 ans, avaient multiplié les grèves revendicatives, - les verriers carolorégiens, - qui se sentent dé-qualifiés par l'introduction de fours modernes, - et les métallurgistes.

Pendant plus d'un demi-siècle, les bassins industriels sont comparables à des champs clos où les protagonistes de la lutte des classes sont face à face et isolés. Après 1880, l'importation massive de céréales va éliminer la paysannerie comme force économique et, dans le sillon Sambre-Meuse-Vesdre, elle devient minorité négligeable. Avant la Seconde Guerre Mondiale, les "cadres" du secteur secondaire sont inorganisés et le secteur tertiaire n'est pas encore dominant en-dehors des villes.

La prise de conscience des intérêts de la classe ouvrière est certes stimulée par une propagande socialiste que les réactions patronales, même celles du paternalisme le plus éclairé, sont bien incapables de désamorcer. Les ouvriers forgent petit à petit les armes de leurs luttes : syndicats, mutuelles, coopératives. Jusqu'à la Première Guerre Mondiale, ces organismes sont précaires, ils vivent dans la hantise des défections, voire des trahisons. La confiance ne s'instaure qu'entre soi; le coude à coude entre gens de même métier, voire de la même entreprise ou de la même commune. A l'origine, toutes les associations ouvrières se recrutent donc sur place. En cela, elles ne font que se couler dans le même moule que celui des autres groupements qui orchestrent la sociabilité : clubs sportifs, chorales et cercles dramatiques, partis politiques, oeuvres scolaires, sociétés d'habitations à bon marché, groupements d'immigrés, tous ont un enracinement local. Pendant le demi-siècle (1886-1936) où la lutte de classes culmine en Belgique, elle se déroule d'abord dans le cadre du bassin industriel.

D'abord, mais pas exclusivement. Dès la fondation de leur parti (1885), en effet, les leaders socialistes ont fait du suffrage universel l'objectif prioritaire. Il transcende les réalités locales. L'Etat belge, de son côté, s'est engagé de plus en plus délibérément dans la

voie de la réglementation puis de l'interventionnisme social. L'aboutissement du réformisme sera l'édifice de la Sécurité Sociale (à partir de 1945). Il est le fait de l'Etat central et ignore les particularités de chaque bassin industriel.

§ 6. L'agonie des bassins industriels

A. Causes apparentes

Les bassins industriels pouvaient-ils survivre au règne du charbon et de l'acier ?

Tableau 1 - Trois chronologies : nombre de sièges d'extraction, tonnage, main d'oeuvre

Périodes	Ensemble des charbonnages wallons			Bassin de Liège		
	Nombre de sièges	Production 1.000 t.	Nombre d'ouvriers	Nombre de sièges	Production 1.000 t.	Nombre d'ouvriers
1836-1840	459	3395	35093	104	729	9802
1841-1850	429	4815	42807	106	1067	11320
1851-1860	372	8085	66429	98	1658	15772
1861-1870	329	11781	85467	94	2420	19027
1871-1880	309	15033	103'96	88	3531	23887
1881-1890	284	18325	104964	77	4368	24351
1891-1900	264	21003	121096	70	5305	29510
1901-1910	275	24261	139597	75	6289	35207
1921-1930	244	22913	149069	65	5446	38064
1931-1939	183	21446	111551	51	5248	29135
1947	160	17052		47	3787	
1950	149	19104		41	4405	
1955	120	19799	111560	28	4818	
1960	68	13058	65546	18	3538	
1970	19	4267	17412	7	1300	
1975	9	1507	7664	3	403	
1979	3	512		1	66	

mars 1980 : fermeture du dernier charbonnage du bassin de Liège

30 septembre 1984 : fermeture du dernier charbonnage wallon

D'après R. LEBOUTTE et H. DELREE, L'archéologie industrielle, p. 49, 1987.

Le temps n'est plus où la houille fournissait à elle seule 98% de l'énergie primaire commerciale, pour reprendre ici les observations de P. Bairoch qui, à juste titre, note la dégradation analogue et décalée qui frappe la sidérurgie lourde. Depuis la Seconde Guerre Mondiale, le pétrole est devenu un enjeu économique et militaire autrement important. Mais on a été lent, en Europe occidentale, à tirer les conséquences de la mutation provoquée par de nouvelles techniques de transport. Elles ont bouleversé non seulement l'approvisionnement en énergie (pipe lines) et en matières premières, ensuite l'exportation des produits finis, enfin et surtout la fluidité de la main d'oeuvre. L'automobile facilite l'exode vers la périphérie des villes géantes et des bassins industriels; elle fait entrer dans les moeurs les migrations pendulaires, en dépit de leur coût en argent et en temps.

Au premier rang des causes les plus apparentes de la mort des bassins industriels, viennent les maladresses commises lors des tentatives de reconversion. Après de longues controverses, les économistes mesurent mieux les obstacles qui hérissent le parcours de toute démarche volontariste. Au sein d'une population vieillie, connaît-on un seul exemple d'une main d'oeuvre qui se reconvertisse ? Au sein d'une région restée exclusivement textile ou exclusivement minière, connaît-on un seul exemple de greffe industrielle qui ait réussi ? Au-delà des illusions momentanées qui ont servi à anesthésier l'opinion, il y a sans doute une erreur de diagnostic plus fondamentale.

B. Causes profondes

Les spécialistes de la géographie humaine recourent de plus en plus souvent aux analogies avec les écosystèmes. Elles ont le mérite de mettre en évidence la complexité des liens qui unissent toute population à son environnement. Si des communautés villageoises ou citadines arrivent à survivre et à se reproduire sur place depuis le néolithique, les bassins industriels, nés au XIXe siècle et dès à présent menacés d'extinction, forment des écosystèmes plus fragiles. Est-ce parce que les mécanismes auto-régulateurs sont sans cesse perturbés par l'Etat qui tantôt surprotège (tarifs douaniers, infrastructures), tantôt confisque les profits (fiscalité, transferts sociaux) ? Faute de statistiques qui permettraient de trancher, bornons-nous à suggérer des explications qui mettent en cause trois évolutions à long terme.

La première est la nature même du progrès accompli par la Révolution industrielle, longtemps chantée avec des accents triomphalistes. Toute médaille a son revers. La Révolution industrielle a accouché d'une économie plus prospère, la nôtre, en même temps qu'elle sonnait le glas des sociétés traditionnelles.

Comme toute révolution, elle remodèle l'espace. La genèse des bassins industriels est contemporaine du déclin du textile répandu dans les campagnes et de la métallurgie forestière. La naissance d'usines modernes entraîne la mort des autres moins bien équipées. Cette reconversion par remplacement accéléré des générations d'entreprises est déclenchée depuis plus de cent ans (Tableau 2).

**Tableau 2 - Fermeture des sièges d'exploitation charbonnière
et leur réaffectation
bassin de Liège, fin XIXe - XXe siècle**

Date de fermeture	Sièges	Réaffectation
1881	Paradis du charbonnage de la Boverie, rue Albert de Cuyck, Liège	Construction d'une école primaire
1881	Belle-Vue du charbonnage Belle-Vue, rue St-Laurent, Liège	Vélodrome, ensuite extension des ateliers Jaspar, actuellement Institut St-Laurent
1910	Les Aguesses du charbonnage d'Angleur	Dépôt pétrolier
1916	St-Antoine du charbonnage des Six-Bonniers à Seraing	Installations sidérurgiques de Cockerill-Ougrée, Seraing
1942	Fanny, charbonnage de Patience et Beaujonc, Ans	Grande surface
1948	Nouveau siège du charbonnage des Six-Bonniers, Seraing	Acierie: LD de Cockerill-Ougrée
1950	Perron et Grand Bac du charbonnage du Bois d'Avroy à Sclessin	Laminoir de Ferblatil, Sclessin, entrepreneur de travaux publics à l'ancien siège du Perron
1950	Bois d'Avroy du charbonnage du Bois d'Avroy, Cointe à Liège	Centre d'apprentissage de l'O.N.Em.
1953	Siège de Flémalle du charbonnage de Marihaye	Grande surface
1953	Many, charbonnage de Marihaye, Seraing	Garage
1954	Michiels et n° 2 du charbonnage d'Ougrée à Ougrée	Installations sidérurgiques Cockerill-Ougrée
1954	Vieille-Marihaye, Boverie du charbonnage de Marihaye, Seraing	Ohio-Steel, construction de cylindres de laminoirs
1958	Kessales, charbonnage de Gosson-Kessales, Jemeppe	Laminoirs d'Espérance-Longdoz
1960	Siège Val Benoit de la Société du Bois d'Avroy	Institut national de l'Industrie extractive (I.N.I.Ex.)

D'après R. LEBOUTTE et H. DELREE, L'archéologie industrielle, p. 50, 1987.

La transition démographique, de son côté, est grosse de changements aussi bouleversants. Dans le monde entier, le décalage chronologique entre la chute de la mortalité et celle de la fécondité provoque une brusque croissance. Dans notre pays, ce surcroît de population, au lieu de précipiter les départs outre Atlantique, vient gonfler la population des villes et surtout celle des bassins industriels. Alors qu'il y a deux siècles, les trois-quarts des habitants d'un pays comme la Belgique vivaient directement ou indirectement des ressources de la terre, à présent, le secteur primaire occupe moins d'un vingtième de la main d'oeuvre. Un transfert aussi massif suppose une mobilité accrue, à la fois géographique (du village à la ville) et professionnelle (des champs à l'usine). Les bassins industriels ont bénéficié à la fois de ce brassage et de ces apports extérieurs. Ils ont vu affluer successivement campagnards des alentours puis Flamands, puis Polonais et Italiens, puis Turcs et Maghrébins. Mais, une fois la mobilité accélérée, rien ne l'empêche de jouer en tous sens et, à présent, au profit des grandes capitales.

L'urbanisation est à l'oeuvre depuis le haut moyen âge mais, avec les modalités propres à un petit pays densément peuplé. A trois exceptions près (Charleroi, Bourg Léopold, Louvain-la-Neuve), il n'y a plus eu, en un demi-millénaire, de création de villes nouvelles. Bourgades, villes régionales, grosses métropoles ont, selon des rythmes variés, littéralement aspiré campagnards, ouvriers, immigrés. Toutefois, depuis un demi-siècle, à cette urbanisation par concentration, se substitue une urbanisation par dispersion : les villes, quelles que soient leur taille et leur vitalité économique, refoulent parfois leurs habitants à des dizaines de kilomètres. Tel est le progrès des techniques de transport que les aires d'attraction, dessinées par les courbes isochrones et les statistiques des migrations pendulaires, s'interpénètrent.

Les bassins industriels, en perte de vitesse, sont en passe d'être disloqués par des forces d'attraction concurrentes mais qui induisent des migrations centrifuges : départ des adolescents vers les écoles techniques, attrait de la main d'oeuvre vers les nouveaux parcs industriels, utilisation par tout le monde des commerces et des services qu'offrent les métropoles. La plupart des bassins industriels belges sont en train de se fondre dans la banlieue des grandes villes; d'autres vont peut-être se confondre avec les villages-dortoirs peuplés de citadins pensionnés.

C. Perte d'identité

Dès le début de la Révolution industrielle, les bassins industriels en général et les coal fields en particulier, sont des agglomérations à part. Impossible de les assimiler à la ville ou au village : ni le paysage, ni les fonctions ne sont les mêmes. A l'origine, les "pays noirs" ne se confondent pas non plus avec les ceintures industrielles qui se sont fixées autour des capitales ou des vieilles métropoles : tel est le cas de Milan, de Lyon, de Cologne ou d'Anvers.

Après quelques années passées dans la vaine attente d'une reprise, les halls d'usine sont démolis, le vaste patrimoine immobilier des charbonnages est loti, les crassiers sont nivelés. De même que le

paysage industriel est en train de s'estomper, les espoirs de reconversion sont peu à peu gommés des discours politiques.

Les atlas scolaires de jadis cartographiaient les bassins industriels à la suite des "régions naturelles". De nos jours, les écoliers contempnent des photos de derricks, de gratte-ciel et d'autoroutes. Plus significatif encore, le silence des géographes contemporains. Depuis une vingtaine d'années, tant aux Pays-Bas qu'en Belgique, ils ont élaboré des typologies (ci-dessus p. 6), qui tiennent compte de tous les échelons séparant le petit village resté agricole de la grande métropole. Les plus discriminants des critères mis en oeuvre sont les mouvements pendulaires de la main d'oeuvre, la présence de services (commerces, administrations). Voici donc implicitement consacrés l'hégémonie du secteur tertiaire sur le secondaire, la priorité de l'urbanisation sur l'industrialisation. Il n'est plus question de densité des habitants ni du réseau ferroviaire, ni des ressources "naturelles" que procurent gisements houillers et cours d'eau. Dans ces nouvelles typologies, le mot "industrie" n'est même plus prononcé. Les économistes n'en dissertent qu'en termes de reconversion, ce qui est leur manière d'abolir le passé. Encore quelques années et il faudra recourir aux spécialistes de l'archéologie industrielle pour se figurer ce qu'étaient les "pays noirs". A ce moment, s'ils survivent, ce sera dans la mémoire des historiens.

Annexe bibliographique :

Deux thèses inspirent constamment notre recherche : E.A. WRIGLEY, Industrial Growth and Population Change. A Regional Study of the Coalfield Areas of North-West Europe in the Later Nineteenth Century, XII, 194 p., Cambridge Univ. Press, 1962; R. LEBOUTTE, Reconversions de la main-d'oeuvre industrielle et transition démographique dans la Basse Meuse liégeoise, XVIIe-XXe siècles (sous presse : Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, Liège, 1988).

A. Région et industrialisation

Dans le recueil édité par R. FREMDLING et R.H. TILLY, Industrialisierung und Raum. Studien zur regionalen Differenzierung im Deutschland des 19. Jahrhunderts, 186 p., Klett-Cotta, Stuttgart, 1979, outre l'introduction, on a utilisé surtout P.-B. HUBER, "Regionale Expansion and Entleerung [...] eine Folge der Eisenbahntwicklung ?" (p. 27-55); H. SCHAEFER, "Konjunkturdifferenzierung mit Hilfe quantitativer und qualitativer Indikatoren : das Beispiel Baden, 1900-1914" (p. 132-161); T. PIERENKEMPER, "Regionale Differenzierung im östlichen Ruhrgebiet, 1850-1887, dargestellt am Beispiel der Einführung der Dampfkraft" (p. 165-187); R. LEE, "Regionale Differenzierung im Bevölkerungswachstum [...] " (p. 192-224); etc.

S. POLLARD, Peaceful Conquest. The Industrialization of Europe, 1760-1970, surtout le chapitre intitulé "The Role of Region in Industrialization" (p. 111-123), Oxford University Press, 1982. - IDEM (éd.), Region und Industrialisierung. Studien zur Rolle der Region in der Wirtschaftsgeschichte [...], 300 p., Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1980, dont tous les chapitres s'imposent à l'attention. Nous avons tiré parti, entre autres, de ceux de J. REULECKE, "Nachzügler und Pionier zugleich : das Bergische Land und der Beginn der Industrialisierung [...]" (p. 52-64); W. DLUGOBORSKI, "Wirtschaftliche Region und politische Grenzen : die Industrialisierung der oberschlesischen Kohlenbeckens" (p. 142-169); F. MENDELS, "Seasons and Regions in Agriculture and Industry during the Process of Industrialization" (p. 177-190).

P. BAIROCH, "L'énergie et l'industrie manufacturière entre le monde traditionnel et le monde industrialisé : approche quantitative, 1750-1913", dans IDEM et A.-M. PIUZ (éd.), Les passages des économies traditionnelles européennes aux sociétés industrielles [...], p. 171-192, Droz, Genève, 1985. - D. GREGORY, Regional Transformation and Industrial Revolution. A Geography of the Yorkshire Wollen Industry, XVI + 294 p., MacMillan, London, 1982. - A. BARTELTSEN, "Mittel- und Niederberg. Zur Kulturgeographie einer vorindustriellen Gewerbelandschaft", in Zeitschrift des Bergischen Geschichtsvereins, Neustadt an der Aisch, 89, (1981), p. 67-95, J. LANGTON, Geographical Change and Industrial Revolution. Coalmining [...], Cambridge, 1979.

M. BRUWIER, "La prépondérance de la grande industrie", dans La Wallonie [...], t. II, p. 93-115, Renaissance du Livre, Bruxelles, 1976. - J. PUISSANT, "Un lent et difficile processus de démocratisation", ibidem, p. 159-189. - G. VANDERSMISSEN, "Tentatives et échecs de la reconversion industrielle", ibidem, p. 441-456.

Nous avons bénéficié de la thèse inédite de S. PATRIARCA, Farmers, spinners, weavers and their families : protoindustry and the factory system in Charneux (Belgium), 1770-1870, p. 115, University of Texas, Austin, 1986, ainsi que des recherches de S. PASLEAU sur les bassins industriels en amont de Liège.

B. Le pays

H.J. DYOS (éd.), The Study of Urban History, XXII, 400 p., Arnold, London, 1968.

E. GRUNER et G. BOUSQUET, Atlas général de houillères, t. I, Cartes; t. II, XII + 372 p., Paris, 1911.

Le paysage de l'industrie : région du Nord, Wallonie, Ruhr, 173 p., Archives de l'Architecture Moderne, Bruxelles, 1975. - Chr. WIRTGEN-BERNARD, M. DUSART, Visages industriels d'hier et d'aujourd'hui au pays de Liège, 183 p., P. Mardaga, Liège, 1981. - R. LEBOUTTE et H. DELREE, "L'archéologie industrielle et l'assainissement des sites charbonniers", dans P. FRANKIGNOULLE (éd.), Le patrimoine industriel p. 35-67, Crédit Communal, Liège, 1987.

C. Les hommes

Articles et livres sont répertoriés annuellement aux rubriques Migrations, Urbanisation, Croissance, Relations entre variables économiques et démographiques de la Bibliographie Internationale de Démographie Historique que publient les Annales de Démographie Historique (Paris) et l'U.I.E.S.P. (Liège) depuis 1979. - P. BAIROCH, De Jericho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire, 712 p., Gallimard, Paris, 1985. - A. PERRENOUD, "La transition démographique et ses conséquences sur le renouvellement d'une population urbaine", dans Les passages des économies traditionnelles européennes aux sociétés industrielles [...], op. cit., p. 81-117. - Ph. VIGIER, "Pour une histoire de la banlieue [...]", dans Mélanges R. Mandrou, p. 384-397, P.U.F., Paris, 1985.

M. GUTMANN, The Dynamics of Urban Decline in the Late Middle Ages and Early Modern Times : Economic Responses and Social Effects, p. 23-56, Zurich, 1986.

C. DESAMA, Population et révolution industrielle. Evolution des structures démographiques à Verviers dans la première moitié du 19e siècle, 284 p., Les Belles Lettres, Paris, 1985.

D. Espaces économiques belges

Les statistiques sont répertoriées par D. DE WEERDT, Bibliographie rétrospective des publications officielles de la Belgique, 1794-1914, 428 p., Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1963. Y ajouter les travaux qui adoptent le cadre provincial. Par exemple : Rapport sur la situation de l'industrie minière et métallurgique dans la Province de Liège, pendant l'année 1886, 54 p. + tabl., Liège, 1887. - P. PIEYNSRIGO, Inventaire des autorisations d'établissements insalubres et dangereux [...], 1815-1908, 2 vol., 822 p., Archives Générales, Bruxelles, 1985. - La région liégeoise (1846-1947), 296 p., Thone, Liège, 1951. - O. MISONNE, Une région de la Belgique : le Centre Hainaut, VIII, 206 p., Casterman, Tournai, 1900. - Y. QUAIRIAUX, "Le Centre, 1830-1914", dans Mémoires d'une région, p. 182-229, 302-307, Musée de Mariemont, 1984. - L. de SAINT-MOULIN, La construction et la propriété des maisons, expressions des structures sociales : Seraing depuis le début du XIXe siècle, 306 p., ill., Crédit Communal, Bruxelles, 1969. - H. DAMAS, "La concentration de la population en Belgique", dans Population et Famille, no. 3, p. 1-23, Bruxelles, 1964. - H. VANDER HAEGEN et W. VAN WAELVELDE, "Typologie des communes belges d'après le degré d'urbanisation au 31 décembre 1961", dans Bulletin de Statistique, no. 9, p. 722-735, Bruxelles, septembre 1967; M. VAN NAELTEN, Analyse quantitative de la banque de données 1961 du Survey National, 10 p. + Annexes + cartes, Ministère des Travaux Publics, Bruxelles, mai 1971.

La Cité belge d'aujourd'hui : quel devenir ?, 3e partie intitulée "De la ville aux zones d'influences", p. 153-215, Crédit Communal, Bruxelles, 1985.

[FIN]